

# Le peuple et l'histoire, un divorce Lamartinien

**Antoine Court**

Université de Saint-Etienne

Avant d'occuper Lamartine pendant sa vieillesse, la littérature populaire l'a intéressé au cours de la plus belle période de sa vie, celle de la maturité féconde, de l'intense activité politique, de la longue réflexion sur l'Histoire, de la lente conquête de la popularité. Cet homme qui se sent appelé à marquer de son nom une page de l'Histoire croit qu'il n'y parviendra qu'avec le contact, le soutien, la coopération de ce qu'il appelle le Peuple. Il souhaite que ses écrits et sa parole rayonnent sur un public plus vaste que celui des *Méditations*, plus réceptif que les Chambres du Roi-Bourgeois. Après la publication de *Jocelyn* (1836), il confie à Viennet: "J'ai voulu être lu dans les boutiques." Et il reçoit nombre de lettres attestant que ce vœu a été exaucé, dans les boutiques et plus bas encore, par exemple dans la ferme d'où part ce message:

Monsieur de Lamartine un homme du peuple a depuis un ans un volume de Joselyn (le 1er) cet homme cet moi je ne suis que ouvrier de campagne j'ai ce volume par hasard et n'ai pas moien d'avoir l'autre. et cependant monsieur s'il fallait mourir san l'avoir je quitterai la vie à regret car je ne demande que ce poème pour laisé en éritage à mes enfans car depuis un ans chaque jour je le lie et relie et je ne puis jamais asé le voir tan la poésie et bellement pure. oh que l'homme du village voudrait bien conetre le grand poete et le grand orateur celui qui sai peindre la religion si vrai comprendra l'ouvrier qui s'adresse à lui pour lui demandé le 2e volume de son beau poème. cet tout mon ambition ne me refusé pas je vous emprise. J'ai bonne espoire. l'homme religieux sera charitable jatan avec inpatience que vous vouliez me le doné et si j'ai ce bonheur mes enfans sauront toujour de qui vien un si grand bienfait. cet la vie que je vous demande monsieur si vous me refusé vous me meteré au désespoire. a si j'avais la fortune mais je suis père de famille et pauvre.

Je suis monsieur votre très humble serviteur.

Jh Tridon

le 19 janvier 1846

Yzel les hamaux pas de calais<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Lettre inédite, Collection particulière.

Le poète s'empresse d'envoyer à cet authentique homme du peuple *Jocelyn*, le *Voyage en Orient* et une lettre exprimant combien il a été touché:

Nourrir et consoler l'esprit d'une famille pauvre, isolée et honnête, être en communication avec les pensées qui s'élèvent de la chaumière à Dieu, avoir son nom dans les souvenirs et les bénédictions de l'homme de bien qui ne vous connaît pas mais qui vous aime, c'est là, selon moi, la véritable gloire, et vous m'en avez donné le sentiment. /.../ Je vous souhaite une longue vie, une honnête famille et le pain quotidien.<sup>2</sup>

En 1843 il apporte son approbation enthousiaste au projet de publications populaires de son collègue Chapuis-Montlaville qui lui a écrit : "Nous voulons faire concurrence aux feuilletons et aux romans", et à un projet analogue que lui a soumis Cormenin:

Il faut tourner en bas le miroir de la civilisation, c'est l'oeuvre de ces temps-ci. Toutes les régions de l'humanité doivent être éclairées à leur heure par cette clarté générale que les sommets trop élevés leur dérobaient autrefois.<sup>3</sup>

Incontestablement Lamartine rêve d'obtenir les suffrages populaires par la littérature comme par la politique et pour sa politique. C'est là l'une des raisons principales qui le déterminent à fonder à Mâcon le *journal Le Bien Public* et à entreprendre l'*Histoire des Girondins*. Attentif aux mouvements de l'opinion dans les dernières années de la Monarchie de Juillet, sûr que les masses vont faire leur rentrée sur la scène politique, bon prophète de l'explosion proche (la "Révolution du mépris"), il dessine, entre les lignes de son *Histoire de la première Révolution*, la fresque de la prochaine telle qu'il la rêve : un peuple uni à l'écoute d'un guide à l'écoute de Dieu; ce rêve, il l'expose on ne peut plus fermement dans un projet d'article:

Girondins. Le point de vue de la Révolution restaurée dans l'âme du peuple /.../ Dans cette pensée M. de Lamartine a popularisé les principes de la saine révolution. Il a dû se demander d'abord quels sont les moyens de se faire lire en bas, en haut, au milieu, partout, longtemps. C'est de toucher le coeur humain en l'intéressant. De là ces drames, vies privées, détails, études des hommes, scènes de Shakespeare, etc, /.../ Telle est cette histoire, etc. Le peuple la lira. Elle portera ses fruits. /.../ Des histoires de cet esprit sont des spectacles pour les peuples, mais aussi des leçons.<sup>4</sup>

---

<sup>2</sup> CV, IV, 235. Nous citons d'après une copie manuscrite conservée aux Archives de Saint-Point, qui porte un texte légèrement différent et la date exacte "Paris, 23 janvier 1846".

<sup>3</sup> CV, IV, 159. Idée reprise et développée dans la Préface du *Civilisateur*.

<sup>4</sup> Texte de 1847, publié dans *La Révolution française*, avril-mai 1915.

et dans ses confidences à des hommes cultivés; au comte d'Estourmel: "Ne lisez pas ces volumes, c'est écrit pour le peuple; il va jouer le grand rôle, il faut l'y disposer."<sup>5</sup>; à Sainte-Beuve, qui rapporte: "Il écrit pour agir surtout sur le peuple, pour lui montrer une lanterne magique, ainsi qu'il me le disait..."<sup>6</sup> Ces propos quelque peu gênés ne sont que l'écho assourdi des cris de triomphe: "mon large public des ateliers. C'est surtout le peuple qui m'aime et qui m'achète... On dit que cela améliore le peuple pour les révolutions à venir. Dieu veuille!"<sup>7</sup>; ils attestent que *l'Histoire des Girondins* a été conçue et écrite comme un roman populaire. Toutes les techniques codifiées s'y trouvent appliquées : héros jeunes et beaux distribués dans des emplois stéréotypés, bons et méchants, bourreaux et victimes, psychologie simpliste, effets mélodramatiques, justice immanente, emphase et clinquant. Cette Histoire est souvent bien proche de celles de Dumas, *Louis XVI et la Révolution*, *Le Drame de 1793*, puisées aux mêmes sources, ...à moins que Dumas ne plagie Lamartine! Les critiques ne s'y trompent pas qui, à la parution de l'oeuvre, en parlent comme d'un roman ; les amis de l'auteur pour s'en réjouir: une Histoire beaucoup plus intéressante, vivante, touchante que celles de Guizot et de Thiers! Dans la presse orléaniste, le mot "roman" signifie que, comme le dira Guizot, "M. de Lamartine n'est pas un homme sérieux". Pour les légitimistes, *l'Histoire des Girondins* prend place dans la série des feuilletons subversifs que s'arrachent depuis un lustre les journaux gouvernementaux!

Quand la presse périodique, par ces tableaux passionnés et exagérés des vices de notre état social, a surexcité tous les esprits, /.../ M. de Lamartine jette comme un brûlot, sur la mer de la publicité, le livre des *Girondins*. /.../ Il y a toujours deux éléments de succès pour un livre : son mérite intrinsèque, et la conformité qui existe entre ses beautés et ses défauts et les tendances de l'esprit public au moment où il paraît. Le livre des *Girondins* est le dernier des feuilletons-romans ; il arriva à son heure, c'est pour cela qu'il détrôna toute cette littérature qui lui avait servi de préface et d'avant-garde. Les intelligences, nourries depuis plusieurs années de romans socialistes, c'est-à-dire anti-sociaux, par les feuilletons de la presse périodique, se trouvaient préparées à cet autre et bien plus dramatique roman de la société française, tel que l'a conçu et écrit M. de Lamartine. /.../ La réhabilitation du *Chourineur*, l'apothéose de la *Goualeuse*, l'apologie de la *Louve* entraînaient la réhabilitation de Danton, de Marat, de Robespierre.<sup>8</sup>

<sup>5</sup> Comte d'Estourmel, *Derniers souvenirs*, p. 108

<sup>6</sup> Lettre à V. Pavie, 19 septembre 1847; citée par H. Guillemin, *Lamartine et la question sociale*, p. 170.

<sup>7</sup> Lettre à Ronot, 20 mars 1847. CV, IV, 238

<sup>8</sup> Comte de Barbançois, "Une complicité littéraire", *La Mode*, 6 août 1848. Cet article reprend, parfois textuellement, les griefs énoncés dans le livre d'A. Nettement, *Etudes critiques sur les Girondins*, paru au début de l'année 1848.

Après 1848, et jusque sous la plume d'Aulard, les termes "roman" et "feuilleton" servent à vilipender l'auteur des *Girondins*; ainsi G. Planche critique ensemble l'historien et le romancier populaire:

Oui, sans doute, l'*Histoire des Girondins* est un livre populaire ; est-ce à dire que ce soit un bon livre ? Je ne le pense pas. /.../ Il arrive à oublier l'histoire pour le roman ; et c'est précisément par le roman que les Girondins ont réussi. /.../ Le roman nous introduit dans la vie intérieure de tous les personnages, et les esprits oisifs dévorent avidement cette parodie de l'histoire.<sup>9</sup>

1848. Printemps du peuple. Trois mois au pouvoir, Lamartine au Capitole! Médaille frappée par l'histoire, qui porte sur sa face étincelante la rencontre, le tête-à-tête, la lune de miel du poète et du Peuple aimé, un peuple qu'il voit "admirable" de modération, de patience, de générosité; mais il le voit mal, voulant le voir enfant, bon enfant... Il voudrait s'occuper de lui, mais l'Europe lui en laisse-t-elle le temps ?... Il n'entend pas les mille voix de la foule, mais il lui parle, très bien, tantôt pour l' "endormir" et gagner du temps, tantôt pour l'éveiller, et avec tout son coeur, comme ce jour du mois de mars: "Eh ! que faisons-nous donc, Messieurs, que fait aujourd'hui notre pays, si ce n'est la plus sublime de toutes les poésies!"<sup>10</sup> Jour de bonheur qui réalise les rêves de deux décennies : ensemble, le peuple et son poète font l'Histoire.

La médaille n'a guère tardé à montrer son revers: bêtise, férocité, égoïsmes déchaînés, et Lamartine rejeté par tout ce qui se proclame la Société, mais aussi par un peuple ingrat (en juin) et imbécile (en décembre) au point de lui préférer un Bonaparte. La suite de sa carrière serait incompréhensible si l'on oubliait ou négligeait la gravité de ce traumatisme qui a rendu méchant un homme foncièrement bon, et sceptique et amer un esprit né optimiste. Peu d'hommes publics ont suscité des haines aussi basses, qui l'écartèlent entre les mouvements de l'orgueil et ceux du remords. L'orgueil l'incite à porter, à soutenir à bout de bras -à bout de souffle!- le mythe populaire de 1848, avec des restes de foi, ou sans y croire, ce qui produit nombre de contradictions sous sa plume et fait alterner les images de bon peuple et de populace vile, de l'*Histoire de la Révolution de 1848* aux rabâchages incohérents du *Cours familial*. On regrette pour sa gloire d'avoir à constater que ce qui l'emporte, ce sont les efforts laborieux, peu adroits, pitoyables pour rentrer en grâce auprès de la Société, celle des hommes d'ordre ou des "honnêtes gens" auto-proclamés. Vient le temps des reniements; Eugène Sue, longtemps admiré et traité en ami par le poète, est devenu démocrate-socialiste et, le 28 avril 1850, est élu député de Paris ; le

---

<sup>9</sup> G. Planche, "Les romans et les confidences de M. de Lamartine", *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1850.

<sup>10</sup> Réponse à une délégation étudiante. *La France parlementaire*, V, 182

*Conseiller du Peuple* déplore tout autant que les feuilles les plus conservatrices le succès d'un homme "qui fait la guerre de plume à des principes sains et éternels que nous défendons", et, incidemment, conseille à ses abonnés des lectures bien différentes des *Mystères de Paris* ou du *Juif-Errant*:

Déjà George Sand avait ouvert une issue aux bons sentiments populaires dans sa charmante idylle du *Champi*. Si, au lieu de surexciter des cupidités dans les masses, on s'attachait à y réveiller de nobles idées, la France serait non seulement la plus libre, mais la plus noble des nations. Il ne suffit pas de donner un bien-être à la France, il faut encore lui donner un esprit. /.../ C'est à cet apostolat intellectuel que s'est dévoué M. de Lamartine.<sup>11</sup>

Beau programme, prospectus possible pour le roman *Geneviève* qui va bientôt paraître, indice sur un écrivain qui repense la littérature populaire ; sérieusement, mais dans de mauvaises conditions: le poids de l'âge, la coupe des tristesses, la lie du dégoût... L'auteur des *Girondins* était un personnage robuste, un conquérant, un croyant; l'auteur de *Geneviève* a peine à croire, et d'abord à croire en lui-même, semble-t-il.

Quelle littérature pour le peuple ? Les réponses sont aussi vacillantes que péremptoires. Les cherchera-t-on dans le *Cours familier* ? Lamartine ne connaît pas, ou méconnaît, ou méprise les feuilletonistes les plus actifs et les plus célèbres ; il n'a rien à dire sur Dumas, sur Féval, sur Ponson du Terrail ; il découvre avec retard les romans d'Erckmann-Chatrian, mais n'en retient que ce qui contente sa vieille haine de Napoléon : au roman d'imagination, fantaisiste (Dumas), il oppose et préfère:

une autre espèce de roman qui n'invente rien, /.../ mais qui raconte avec la fidélité de la vérité ce que l'histoire véridique nous a transmis par ses acteurs secondaires, qui prend ses héros non parmi les grands et les héros, mais dans les rangs les plus obscurs du peuple, et qui montre l'influence de l'ambition et de ce qu'on nomme la gloire d'un seul sur le sort de tous. Le mérite de ce roman, c'est la *vérité vraie* des sentiments et des situations, c'est, si vous voulez, la naïveté de la vie.<sup>12</sup>

Il s'échauffe sur le *Conscrit de 1813*; mais *L'Ami Fritz* le laisse froid. Et une autre "vérité vraie" le laisse aussi froid, celle de Balzac et de tout ce qui, dans *La Comédie humaine*, touche à l'histoire et ne s'anime que sur fond d'histoire: les histoires de cœur d'Eugénie Grandet l'intéressent, non l'histoire de la fortune du père.<sup>13</sup> La Préface du *Civilisateur*, série de biographies

---

<sup>11</sup> *Le Conseiller du Peuple*, II, 132, 164

<sup>12</sup> *CF*, Entretien 135, XXIII, 151

<sup>13</sup> *CF*, Entretiens 106 à 108, XVIII.

d'hommes illustres qu'il lance en 1852, affiche l'ambition d'instruire et moraliser le peuple par l'Histoire. Les beaux principes adornés de grandes phrases cachent mal le souci publicitaire (Abonnez-vous, mes fidèles abonnés du *Conseiller du Peuple* réduit au silence par le Coup d'Etat!) et sous-entendent assez clairement quelques remises en place désolantes pour la démocratie: ce sont les grands hommes qui font l'Histoire, "ces grands acteurs de la tragédie humaine"; les masses sont seulement invitées au spectacle pour recevoir des leçons de morale:

Nous commençons par l'histoire, parce qu'après avoir bien pensé, nous avons vu que l'histoire était, de toutes les études humaines, celle qui contenait le plus d'enseignements, de choses et d'idées dans le plus de faits; parce que le récit est la forme la plus populaire et la plus entraînante de la persuasion; parce que l'humanité tout entière est le sujet le plus intéressant pour l'humanité.

Phrases de circonstance, un peu creuses, contredites dans d'autres textes et d'autres contextes; l'histoire passée ou présente intéresse-t-elle seulement les couches populaires? Réaction de la famille napolitaine à qui le poète lit des morceaux choisis de Tacite et de Ugo Foscolo:

Nous nous aperçûmes vite que ces déclamations et ces scènes si puissantes sur nous n'avaient point d'effet sur ces âmes simples. Le sentiment de la liberté politique, cette aspiration des hommes de loisir, ne descend pas si bas dans le peuple. /.../ -Pourquoi se tourmenter ainsi, disaient-ils, pour des idées qui ne pénétrèrent pas jusqu'au cœur? Que lui importe que ce soient les Autrichiens ou les Français qui règnent à Milan? /.../ Quant à Tacite, ils l'entendaient moins encore.<sup>14</sup>

Admettons, s'agissant de pauvres pêcheurs illettrés vivant en 1810... Mais en 1846, à Marseille, Reine Garde, couturière et poétesse, se montre tout aussi réticente: "C'est trop loin de nous, cela ne nous regarde pas." Pour le lectorat populaire, Reine Garde préconise "de simples histoires vraies, et pourtant intéressantes", "espèce de miroir de sa propre existence",

mais qui, au lieu de réfléchir ses grossièretés et ses vices, réfléchiraient de préférence ses bons sentiments, ses travaux, ses dévouements et ses vertus, pour lui donner davantage l'estime de lui-même et l'aspiration à son perfectionnement moral et littéraire.

Ainsi le peuple aura un roman, il n'aura pas d'histoire; on lui fournira la littérature du cœur, reflet de sa vie; "Ma vie, dit la couturière, se compose

---

<sup>14</sup> *Graziella*, II, p. 11. Dans *Fior D'Aliza*, le moine Hilario parle quelquefois aux montagnards des "révolutions qui se passaient là-bas dans les plaines, à Florence, à Sienne, à Rome ou à Lucques. "Mais cela ne nous regarde ni vous ni moi", disait-il toujours." (*FA*, XXI, 375)

de deux mots : Travailler et sentir", et "Il n'y a presque pas d'événements ni d'aventures dans notre vie, /.../ tout consiste en deux ou trois sentiments qui forment toute notre existence."<sup>15</sup> Conclusion:

La vraie littérature populaire ne peut commencer et finir que dans les ouvrages de sentiment ; car les classes lettrées de la population sont intelligence, mais les classes illettrées ne sont que coeur. C'est donc par le coeur qu'il faut élever le peuple au goût et à la culture des lettres.<sup>16</sup>

L'application de principes aussi flottants risque fort d'être désastreuse. Lamartine a publié *Geneviève* en 1850, *Le Tailleur de pierres de Saint-Point* en 1851, *Fior d'Aliza* en 1863, *Antoniella* en 1867 ; ces romans donnent du peuple une représentation inspirée par l'esprit le plus réactionnaire qui sort de la grande peur de 1848. L'auteur tourne le dos aux classes laborieuses, dangereuses, effrayantes de la ville, et ne veut voir le peuple qu'à la campagne, dans les champs et les chaumières, loin du Paris des *Mystères* et des *Misérables*. La ville est le lieu de toutes les nuisances ; comme jadis Jocelyn, Fior est révoltée par la foule urbaine qui cache dans l'anonymat tant de "mauvaises gens": "Mais la foule d'une ville où tout le monde vous regarde, où personne ne vous connaît... Oh ! c'est cela qui m'a toujours fait trembler." Le bon peuple redoute tout ce qui lui vient de la ville : la politique, l'administration, (les hommes en habit noir), et la toute-puissance malfaisante représentée par les "papiers":

Puisque les juges de Lucques, qui sont si savants, le disent, il faut bien que ce soit vrai. /.../ Qu'il soit donc fait selon ce papier, et le bon Dieu pour tous !  
Qu'y pouvions-nous ? Le papier est le papier. (FA, XXI, 345, 372)

L'homme des champs, par instinct et par expérience, se méfie particulièrement des lois, faites par d'autres, et de la justice... à la vue basse:

Dieu sait ce que je pensais en moi-même de la justice des hommes qui voit le crime et qui ne lit pas dans les coeurs. /.../ La justice des hommes, qui n'est souvent qu'injustice aux yeux de Dieu et qui n'a pour lumière que l'apparence au lieu de la vérité. (FA, XXII, 113, 125)

Il est significatif que trois de ces romans montrent des erreurs et horreurs judiciaires dont font les frais les petites gens complètement démunis.

---

<sup>15</sup> Même modestie chez Claude des Huttes: "Que voulez-vous que je vous raconte, Monsieur? Nous n'avons pas de vie nous autres; nous n'avons que notre état et notre pain à gagner./.../ C'est vrai, /.../ vous n'avez pas d'aventures; mais vous avez un coeur et une âme. C'est l'histoire de votre coeur et de votre âme dont je voudrais savoir quelque chose". (TP, 94)

<sup>16</sup> Gen, Préface.

Le campagnard, mieux encore le montagnard vit heureux dans sa solitude, au contact de la nature belle et bienfaisante; Claude avoue ce bonheur:

Je suis triste quand je suis en bas ; je redeviens gai dès que je remonte. Les hommes font trop de bruit pour mon faible esprit, qui ne s'entend lui-même que dans le silence. /.../ Je crois vraiment que le bon Dieu aime mieux les montagnes. (*TP*, 85)

La "société", pour lui, ce sont les bonnes gens du hameau, le prochain serviable et secourable, s'il est vrai que "le peuple des campagnes est trop adonné à la culture des champs qui n'inspire que de bonnes pensées aux hommes." (*FA*, XXII, 61) On est loin des paysans de Balzac et de Zola! La société, ce sont les animaux, frères inférieurs, compagnons de tâches, qui sont "bien de la famille", "serviteurs sans gages, pour l'amour de Dieu", tous naturellement bons, sympathiques, intelligents.<sup>17</sup> On est loin des princes et des cours, de Louis XI, de Richelieu et de leurs sbires! Ici est représenté tout un idéal de vie simple qui se passe de l'Histoire, qui n'a aucun rapport avec elle; ces romans exaltent l'existence de petites gens dans une petite communauté en marge de la Société qui, là-bas, fait l'Histoire. De quoi ces hommes et ces femmes ont-ils besoin? -De pain, d'affection et d'espérance.

Le travail, ici, est pleinement et strictement gagne-pain ; tous ces héros, l'artisan, la servante, l'employé ne demandent que le pain à suffisance. A les entendre on croirait que le mot "salaire" est devenu tabou après 1848 !

Nous ne parlerons pas de gages, Monsieur le curé ; vous me nourrirez, vous m'habillerez. (*GEN*, 303)

Oh ! mes gages, vous me donnerez ce que vous me jugerez devoir gagner honnêtement quand vous aurez éprouvé mes pauvres services; pourvu que mon père et ma tante mangent leur pain retranché du morceau que vous me donnerez. (*FA*, XXII, 52)

Le prix que je prends pour mes journées et qui représente juste mon pain...

Je compterai ce qu'il me faudra juste pour ma nourriture, rien pour ma peine, car la peine, ce n'est pas l'homme, c'est Dieu qui l'impose et qui la paie. (*TP*, 22, 30)

Le travail pour le pain, et la famille pour les joies du coeur, communauté minimale, mais qui peut s'élargir aux dimensions de la tribu, où l'on s'amourache de la cousine (*TP*, *FA*), où la terre appartient à tous:

Ils étaient cousin et cousine, frère et soeur, beau-frère et belle-soeur, oncle et tante, neveu et nièce avec tous ceux et toutes celles des autres huttes. /.../ Les

---

<sup>17</sup> ...et horripilants par l'exploitation abusive qu'en fait le romancier!



terrains étaient toujours restés indivis entre les trois maisons de proches parents. Chacun prenait un champ ou l'autre, et le cultivait. /.../ Les bêtes paissaient où elles voulaient en commun. (TP, 97)

Le "socialisme" reste dans la famille, et l'altruisme s'épanche dans le proche environ, naturellement, simplement, modestement:

Je n'ai jamais eu l'ambition de la richesse, ni de la science, ni de commander aux autres. Je ne me suis jamais senti que le besoin d'aimer et de rendre heureux, selon mes forces, autour de moi. (TP, 187)

Mais le pain peut manquer, et l'être aimé peut être enlevé à l'affection des siens par la malice des hommes, par un accident ou par la mort. Pour conjurer le pire, qui serait le désespoir, le misérable dispose d'une panoplie de vertus dont la première est l'acceptation fataliste du malheur: "Nous autres, nous sommes faites pour souffrir." (ANT, 103) Suivent la patience et la résignation, la confiance malgré tout et la soumission en tout à la providence, ce que le tailleur de pierres appelle "la prière parfaite, la volonté humaine pliée sous la main d'en haut." Providence invoquée dans le malheur et remerciée chaque fois que le malheur fait trêve:

La Providence n'oublie pas même ceux qui paraissent abandonnés de Dieu. (FA, XXII, 122)

Dieu nous regarde du fond du firmament; la Providence est infinie comme le monde ; elle viendra à notre aide. (ANT, 91)

Providence toujours éclatante au dénouement:

Ainsi Dieu ne permet pas que la folie de la nature reçût la punition du crime. (ANT, 221)

C'est ainsi que fait le bon Dieu; il vous prend une poire et il vous en rend un panier. (GEN, 394)<sup>18</sup>

Le tailleur de pierres meurt saintement, comme il a vécu, Geneviève vieillira entourée de soins et de vénération, Fior et Antoniella recouvrent la liberté et sont réunies aux êtres aimés. On oublie de quel prix ont été payés

---

<sup>18</sup> A ces invocations machinales, ressassées, fatigantes, on peut préférer des accents plus vrais et plus émouvants, échos des plus beaux chants du désespoir sortis de la même plume: "Nous n'avions de notre côté que la Providence; mais il y a des temps où elle se cache comme pour épier jusqu'où va la patience des bons et la perversité des méchants." (FA, XXI, 398) "Grand Dieu! est-ce pour mourir ainsi que vous avez fait naître l'homme?... Vivre entre deux larmes, est-ce donc là le sort de l'humanité?... Dieu est bien bon; mais il a l'air quelquefois d'être bien cruel!" (ANT, 68, 92).

ces happy ends ; on retient que leurs malheurs n'ont tenu qu'à l'histoire individuelle et que tous les problèmes ont été réglés par des démarches (et des vertus) individuelles: sentiment familial, dévouement, sacrifice. Lamartine refait *Les Misérables* en éliminant tout ce qui pourrait mettre en cause la société et ses institutions, perturber l'ordre établi et sa quiétude, soulever la révolte ou les malédictions:

Ne maudissons personne, même ceux qui nous ont fait du mal; plaignons-les, au lieu de les haïr. La pitié est la charité des persécutés envers les persécuteurs. (FA, XXI, 378)

La pitié généreusement dispensée aux criminels vrais ou faux, aux bourreaux et aux victimes a au moins cette efficacité qu'elle préserve des révolutions.

Les juges l'ont condamné ; c'était juste ; mais quel est le coeur de père qui ne l'absout pas ?; Il n'y a rien à redire aux juges, ils ont fait selon leur loi, mais la loi de Dieu et la loi du coeur ne défendent pas d'avoir de la compassion pour lui. (FA, XXII, 63,72)<sup>19</sup>

Les romans populaires de Lamartine montrent un peuple sage, domestiqué, inoffensif, des classes laborieuses mais non dangereuses, de bonnes gens que l'Histoire n'intéresse pas et qui n'ont rien à faire dans l'Histoire. Dans ces récits, les dates sont indifférentes; l'auteur a-t-il rencontré Claude en 1846, Fior d'Aliza en 1825? Qui sont "le bon roi et la reine compatissante" qu'émeut le sort d'Antoniella? Qu'importe! Les événements historiques sont totalement évacués de ces histoires. Mais en situant le peuple de ses rêves hors du temps Lamartine perd de vue le peuple réel qui ne peut ni se reconnaître dans ces tableaux ni accepter l'idéal proposé. La réalité est l'exode de la campagne à la ville, que toutes les objurgations réactionnaires sont impuissantes à conjurer. La réalité, c'est l'alphabétisation en progrès.<sup>20</sup> La réalité, ce sont les masses urbaines survivantes du massacre de juin 1848. Le peuple rêvé par le romancier est un mirage à l'instar des "bons enfants" rêvés par la comtesse de Ségur; et ces essais de littérature populaire ne pouvaient qu'échouer, parce que tout y est faux, et que l'auteur est incapable, à force d'outrances, de maladresses, d'inconscience, d'appliquer le programme

---

<sup>19</sup> A propos d'un misérable qui a volé pour nourrir sa famille: "C'est bien un voleur si vous voulez; les juges ont bien fait de le punir, ... mais ce vol-là, pourtant, qui est-ce qui ne le ferait pas, si on se trouvait dans la même angoisse que ce pauvre braconnier? (FA, XXII, 67) Lamartine a-t-il oublié qu'un an plus tôt il a pris, et avec virulence, la défense de la "Société" contre le "criminel" Jean Valjean? (Entretiens sur *Les Misérables*, CF, XIV-XV)

<sup>20</sup> Claude et Fior ne savent ni lire ni écrire et semblent s'en accommoder fort bien dans leur vie quotidienne.

qu'il a lui-même défini: il a annoncé des histoires simples, mais les histoires qu'il raconte sont surchargées d'événements, et d'événements exceptionnels, et d'épisodes extraordinaires, et de rebondissements invraisemblables. Il a conçu des héros édifiants, exemplaires; encore faudrait-il qu'ils soient crédibles! mais comment croire à ce tailleur de pierres mystique et illettré, qui n'a reçu aucune instruction religieuse et qui s'est fait, tout seul, un catéchisme avec "tout ce qui nous entoure, qui enseigne aux yeux et à l'âme des plus ignorants" (*TP*, 61), doublé d'une rare philanthropie?

Il me semble que je ne fais qu'un avec tous les hommes, qu'ils sont un morceau de ma propre chair, et que je suis un morceau de la leur. Je pense que c'est ce qu'on appelle amour, n'est-ce pas? (*TP*, 78)

Comment croire au dévouement de Geneviève répondant pour ainsi dire automatiquement à tous les coups de la malchance? Qui croira au sacrifice d'Antoniella, abnégation poussée jusqu'à la démence?

Alors se décida dans ma tête malade le plus horrible plan de dévouement mortel qui ait jamais traversé une pensée humaine. /.../ c'était une inspiration démoniaque: la vertu par le crime. /.../ Je me glorifiais intérieurement d'avoir inventé une vertu qui avait toutes les apparences des plus exécrables forfaits. (*ANT*, 120, 122)

Histoire simple, et simple calcul: l'héroïne, son amie Annunziata et les enfants de celle-ci sont près de mourir de faim; elle va s'accuser d'avoir commis un infanticide avec la complicité de son amie ; toutes deux seront condamnées à mort, elle l'espère, et les enfants, conformément à la loi, seront recueillis, nourris, sauvés par l'Assistance publique.<sup>21</sup>

Enfin Lamartine a voulu exalter, dans les couches populaires, ce qu'il appelle le "cœur"; encore faudrait-il l'ausculter dans ses profondeurs et le dévoiler avec une certaine mesure de pudeur ; mais là où l'on attend de la délicatesse, on ne trouve que mièvrerie ou pathos : des adolescents qui s'aiment "comme des agneaux", des héroïnes qui "tombent à genoux", "tombent à la renverse", s'arrachent les cheveux et répandent des flots de larmes. Trop de mouvements du cœur, qui devraient toucher par la qualité dramatique, ne sont montrés qu'en gesticulations disgracieuses : scène déchirante, quand le père de Fior, pour l'empêcher de courir au danger, se couche sur le seuil de sa chaumière:

---

<sup>21</sup> L'amie compromise n'est vraiment pas rancunière: "Ainsi, tu n'as voulu que (sic!) me contraindre à un généreux suicide et t'y associer avec moi, pour assurer, par notre mort, un asile et du pain à nos chers jumeaux?" (*ANT*, 142)

Je tombai à mon tour à genoux et les bras étendus autour de son cou ; ma tante, de son côté, se précipita tout échevelée sur nos deux corps palpitants, en sorte que nous ne formions plus, à nous trois, qu'une seule masse vivante ou plutôt mourante, d'où ne sortaient que des sanglots et des soupirs étouffés par des reproches et par des baisers. (*FA*, XXI, 434)

#### Tableau de la mère retrouvant ses enfants:

Annunziata se précipita à la grille en ouvrant les bras et mordit les barreaux qui la séparaient de ses anges. Puis... elle resta comme asphyxiée de joie et d'admiration... On ouvrit le guichet, elle les reçut et se roula sur le plancher comme une tigresse à qui l'on vient de rendre ses petits, les baisant, les palpant, les mordant, puis baisant ses morsures et les lavant avec ses larmes. (*ANT*, 216)

Une fois de plus, sublime et grotesque ne font pas bon ménage! Sans doute cette manière de style se veut-elle "populaire"; c'est le héros qui est censé faire le récit de ses aventures, dans son langage simple et naïf... Il n'est pas assez simple et il est trop naïf. Mais l'auditeur se permet parfois, malheureusement, des commentaires appliqués à souligner l'intérêt du récit, et qui ne sont pas en reste en fait de (fausse) naïveté, d'extravagance et d'incohérence ; comment accorder ces deux panégyriques de la fille du peuple rédigés de la même main, peut-être le même jour?

Pauvre fille! Voilà pourtant le résumé écrit d'un monde d'impressions d'amour, de souvenirs, d'espérances vivantes et anéanties dans un coeur! Le sentiment existe, mais il est sourd et muet dans l'âme illettrée du peuple. Quelle philosophie, me disais-je en moi-même en écoutant Geneviève, il y a dans le coeur simple et même dans les expressions de cette pauvre fille! La Bruyère ou Pascal n'aurait pas senti plus juste et n'aurait pas dit mieux. (*GEN*, 177, 188)

Ecrire pour les simples n'est pas si simple. Les maîtres du roman de la victime, qui triomphent à la fin du siècle, montrent plus de savoir-faire. Mais plus d'un reconnaîtrait volontiers une dette envers ce poète qui, sur le tard, s'est improvisé romancier pour créer Geneviève, servante au grand coeur, Fior d'Aliza, fleur de montagne, Antoniella, chaste et flétrie.

## RÉFÉRENCES ET COMPLÉMENTS:

- ANT        *Antoniella*, Aux Portes de France, Porrentruy, 1945.  
CF        *Cours familier de littérature*, 28 vol. 1856-1869.  
CV        *Correspondance de Lamartine*, publiée par Valentine de Lamartine,  
Paris, Hachette, 2ème édition, 4 vol. 1881-1882.  
FA        *Fior d'Aliza*, cité d'après le *Cours familier*, XXI-XXII.  
GEN       *Geneviève*, Paris, M. Levy, 1851.  
TP        *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, Paris, Hachette, 1862.

- A. COURT   *Les Girondins de Lamartine*, Editions du Roure, Saint-Julien  
Chapteuil, 2 vol. 1988-1990.

"Lamartine à la recherche du peuple perdu", *A la Recherche du  
Populaire*, Université de Saint-Etienne, CIEREC, n° 74, 1992.

"Les romans populaires de Lamartine", *Problèmes de l'écriture  
populaire au XIXème siècle*, Université de Limoges, PULIM, 1997.